

Du même auteur

Jacques Godbout

Volume 13, Number 1 (73), 1971

Le temps des écrivains

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30775ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Godbout, J. (1971). Du même auteur. *Liberté*, 13(1), 15–18.

Du même auteur

La première fois que j'ai sculpté mes initiales (J.G., 1942) c'était avec un canif, trouvé rue Parthenais, dont les parois rouillées tentaient bien, pourtant, d'imiter le bois. Je les gravai à l'intérieur du couvercle de frêne d'un pupitre monté sur une base de fer noir, comme une *Singer*, dans la classe de quatrième année-B, à l'école Saint-Pierre-Claver. Le frère enseignant s'appelait, je me souviens, Amédée. Il était sévère et triste, parlait mal l'anglais, mais il avait du cœur au ventre, l'humilité de sa condition ; il était le peuple instruit : nous ne comprenions rien, puisque nous lui lançions des bouteilles d'encre et des balles de crosse, à ses discours sur l'état de la nation et la beauté des mathématiques.

Je n'ai jamais su son nom véritable, et je ne soupçonnais pas qu'il eût des parents, une enfance, des champs de maïs dans ses souvenirs. Je ne pourrais même pas dire son âge. Il était *le frère*, nous avions huit ans, neuf ans. Dieu était un triangle, la chorale chantait « O Canada » tous les vendredis midi ; le luxe suprême : un lait au chocolat, quand il en restait, à la récréation du matin, dans des demiards crémeux.

Déjà j'avais la mort en horreur ; mais mon nom à l'intérieur du couvercle de l'avant-dernier pupitre de la troisième rangée à partir de la porte d'où surgissait sans prévenir Bouboule, le frère Directeur, était une première barricade.

Je suis de ceux qui passent leur vie à inventer un pistolet atomique pour renverser le temps, Einstein ô mon frère, si je pouvais courir plus vite que la mort, c'est-à-dire plus vite

même que le tramway 17 qui allait à Cartierville, à travers champs, au bout du monde, où une rivière vivante dévorait les monceaux de déchets qu'on accumulait pour gagner du terrain ! Et puis non : c'est faux. Je suis un poulain de course, trois pages d'écriture m'essoufflent, je peux courir d'un poteau de téléphone à l'autre, une longueur pas plus ; le pistolet qui m'est tombé de Vénus un jour est une arme à écran, je place des couvercles de pupitre entre la mort et moi.

(Bientôt la quarantaine, ce lieu blanc, aseptique, où l'on purge ceux qui ont des boutons, des fièvres, des maladies contagieuses ou honteuses...)

(L'art-me, contre la mort : peindre, dessiner, écrire, filmer, parler, graver des initiales... du même auteur, sur une page de garde ;)

Je n'aime pas regarder en arrière, ni faire un bilan : cela me rappelle des nuits à préparer ces rapports d'impôts auxquels je n'ai jamais rien compris. Déduisons les dentistes, les médecins, la charité et les vampires de la croix-rouge. Déduisons les heures vides à jouer aux hommes sérieux, cravate, chemise blanche arrow, papiers froissés, traces de rêves qui s'étaient sur le tapis vert des tables où l'on redessine les chevaux.

Entre la mort et moi : Toi, mon amour, et nos enfants ; ces mots dans leur bouche, que nous ne leur avons jamais appris, et qu'ils nous disent avec sérieux, reconstruisant le monde que nous croyions voué au désert. Une fleur. Zap ! Je voyage beaucoup, aux frais des princes et des princesses, mais c'est que j'aime les odeurs de départ : et puis surtout je me dis que la mort arrivera trop tard, nous serons déjà partis, elle voulait me frapper au Caire, me voilà à Djibouti, elle m'attend à Londres, je suis descendu à Paris, je me cache dans la baie des Chaleurs : elle peut toujours chercher en Amazonie. Chaque train, chaque bateau, chaque avion, comme un pied de nez à la mort.

Et puis, au cas où nous nous trouverions face à face un jour, et qu'il faille nous battre, j'ai des amis qui sont plus forts qu'elle : son père est police, OKE ? Des amis qui dressent des couvercles sans bon sens, qui tracent le parcours d'une course à obstacles où elle s'enfargera, s'empalera, s'effondre-

ra, dans leurs poèmes, dans leurs romans, dans les images de mes frères de pays.

(J'ai même acheté, dans une Ile du bas du fleuve, une ferme isolée : la mort ne saura pas m'y rejoindre, les épinettes font écran, le fleuve me protège, les oies m'avertiront, les harengs fumés, comme l'ail en Provence, suspendus aux fenêtres, nous cacheront au nez de la putain aveugle.)

Ce n'est pas vraiment fuir, c'est arrêter le temps, en faire un jello, y semer des objets merveilleux, des bruits secs comme le sable des trottoirs. Ce n'est pas tout d'avoir vingt ans, il faut avoir vingt ans au bon moment. Nous avons eu trente ans au bon moment : le Québec changeait la civilisation, se secouait, rentrait dans l'Histoire. Notre principal talent fut d'avoir trente ans au bon moment.

Du même auteur : des angoisses — pas celle de vieillir, comprenons-nous bien, car ceux que j'aime n'ont pas vieilli, les autres sont d'horribles cadavres ; l'angoisse de la mort. J'ai trouvé autre chose : rire, tuer la mort à grand coup de rires ; me déguiser en clown, en faire le tour si vite que je l'étourdis de mots. Les hommes sérieux sont au cimetière.

Dans le journal : « *le premier ministre du Québec rentre d'un voyage à New York où il a rencontré des financiers, des industriels et des hommes d'affaires* ». On pourrait aussi lire : « *Robert Bourassa est rentré de New York où il a rencontré des usuriers, des capitalistes et des requins* ». Nous avons eu trente ans au bon moment : nous avons comme tâche de nommer. C'est dire les choses comme *elles sont*, dans leur prolongement, leur devenir, leur réalité.

Ne vous fiez pas aux apparences : la mort est une apparence. Quarante ans sur le bout du banc. Cela vaut mieux que d'être assis au fond d'une chaise en cuir qui pirouette au moindre changement de gouvernement. Ne pas se fier aux apparences : Don Juan regrette les seins de sa mère, Raquel Welch est une hermaphrodite, Sherlock Holmes une pédale, IXE-13 un impuissant, Pierre E. Trudeau s'est marié.

Nous avons eu trente ans au bon moment, c'était au sortir de l'adolescence. Tarzan venait de quitter les écrans des sous-sols d'église, les peuples courageux parlaient d'indépendance, les guerres de décolonisation nous appartenaient,

beaucoup plus que celle de 39 ; ce ne fut pas aisé : nous n'avions ni la préparation voulue, ni même le vocabulaire de nos affirmations. Des cadets choisirent le parti pris marxiste. Mais la société québécoise demeurait une société parentale. Nous avions la dialectique poétique. (Or la lutte de classes est difficile à mener à bien dans une cuisine, entre cousins, même s'ils ont différemment réussi.) Le temps m'a tout appris.

J'ai même appris à aimer notre Belle Médiocrité. Lower, Middle, Upper, Médiocrité québécoise en or du vrai nanane.

Aujourd'hui, j'attends tout de la vie. Je crois avoir fini de grandir (si je regarde mes vêtements), mais je n'ai pas encore commencé à rapetisser. Assis à ma table je sculpte mes initiales en me demandant comment elles étaient à vingt ans celles dont on dit aujourd'hui que ce sont de « bonnes vieilles » ; étaient-elles de « bonnes jeunes filles » ou touchaient-elles à tout ? Godbout touche à tous. Si vous saviez tout ce à quoi je n'ai pas touché ! J'en meurs. Etc.

J.G. (1971)